



# Textes de l'atelier à la galerie du château d'eau

Yaksa productions

# 2009/2010

Yaksa productions  
<http://yaksa.fr>  
contact marie carré  
06.75.25.43.74  
atelier@yaksa.fr

## **Sommaire**

Expo Anders Petersen .....	3
Expo Mérian.....	11
Décembre décrochage.....	15
Expo Vincent Debanne .....	18
Mars décrochage .....	20

## Expo Anders Petersen



Je déambule dans l'exposition où des photos en blanc et noir occupent les murs de la galerie. Je ne connais pas le travail du photographe qui a pris ces clichés, dans les années 60/70 mais dès les premières photos, prises dans un bar glauques d'Hambourg, je ressens une tristesse, un désespoir infini, un désenchantement total, où l'alcoolisme tient lieu d'aphrodisiaque, de tendresse, d'espoir éphémère, de bonheurs furtifs, de remèdes à tous les maux. Les prostituées, les travelos sont là pour le sexe, mais aussi pour faire rire, danser, vendre un moment de complicité et de tendresse. Les visages sont marqués, ravagés, fermés ou alors hilares, hilarité due à un trop plein d'alcool. Il y a bien quelques hommes qui paraissent joyeux dans ce bar où les hommes sont majoritaires, 10 fois plus nombreux que les femmes et

ces femmes, quelles femmes ! prostituées, jeunes et vieilles qui montrent leurs seins et leurs dessous, lesbiennes, homosexuels, qui se prennent dans les bras, s'embrassent, se câlinent pour ne pas crever de solitude. La chaleur humaine est factice et après quelques verres tous jouent un rôle, choisi ou non. Il n'empêche que cette exposition, sur cette société dérangeante a le mérite de nous faire partager des lieux, une époque, une ambiance, des attitudes et bien sûr une émotion.

Jocelyne

Les gens s'étreignent, s'embrassent, les baisers sont voulus, donnés, rendus, volés parfois dans un grand éclat de rire. Certains lâchent le bar auquel ils sont cramponnés, lèvent les bras comme pour prendre leur envol, titubent, montrent leur cul nu, tout cela peut-être choquant, mais est-ce que la détresse est choquante ? Elle est plus dérangeante que choquante et elle est surtout poignante car derrière tout cela il y a une grande misère. La musique s'entend à peine tellement les gens parlent fort, rient, crient, s'apostrophent. Assise dans un coin, une femme sans âge pleure. De grosses larmes coulent sur ses joues creuses, elle ne fait aucun geste pour les essuyer. Elle est ailleurs hors de cet endroit, sale, froid et enfumé.

Jocelyne.

Je passais quelques jours à Hambourg chez un ami peintre qui m'avait invité pour son vernissage. Son appartement était situé sur les quais où une faune diurne et nocturne circulait en permanence. Deux numéros après l'entrée de son immeuble se trouvait un bar dans lequel j'avais pris l'habitude de prendre mon café du matin et où le barman servait plus souvent des bières et des alcools forts que des cafés. C'est comme ça que j'ai commencé à photographier les clients de ce troquet. Il y avait les habitués et les autres. Je ne les payais pas pour qu'ils se laissent photographier, mais j'offrais des tournées générales qui les faisaient hurler de joie et après quelques jours passés ensemble, tous voulaient être photographiés, même les plus réticents étaient prêts à poser pour « l'artiste » comme ils m'avaient surnommé.

Je me souviens de l'homme auquel il manquait 3 doigts à la main droite, ses doigts ayant été écrasés par une presse. Comme c'était un accident de travail il touchait une pension qu'il dépensait allègrement dans ce bar et tous les jours il me disait « alors l'artiste, quand est-ce que tu me tires le portrait ? » Un jour où il avait bu plus que de raison, il s'était mis torse nu et avait posé en riant, heureux de jouer les vedettes. Je suis beau hein? Tu ne trouves pas que je suis beau ? il faisait des grimaces et riait comme un enfant laissant voir une bouche édentée et des chicots noirs. Je me souviens aussi d'une femme âgée portant manteau sombre, foulard sur la tête, et lunettes, très digne, assise à une table mais ne consommant pas. Elle attendait quelqu'un et regardait fréquemment sa montre. Je ne l'ai pas vu partir. Et Ingrid, si jeune, si maigre qui a 19 ans à peine avait déjà tout vu et savait tout de la vie. Et Séréna, si belle, si brune, si triste, si classe, abandonnée par un riche amant dans un pays qu'elle ne connaissait pas, la seule à ne pas boire une goutte d'alcool, et attendant désespérément de trouver l'argent nécessaire pour rentrer dans son pays natal, l'Argentine. Lorsque nous parlions espagnol ses grands yeux noirs s'illuminaient et pour quelques instants, elle devenait gaie, me

parlait du tango qu'elle dansait si bien, de sa famille, qui croyait qu'elle menait une vie de reine, de ses amis et puis très vite elle se taisait et retombait dans une tristesse infinie. J'ignore de quoi elle vivait, je n'ai jamais osé lui demander ce qu'elle faisait, sans doute attendait-elle qu'une bonne âme lui offre un billet de retour pour Buenos Aires. Il y avait aussi Gunther, le nain, toujours bien habillé, intelligent, drôle, né dans une excellente famille, mais laid, très laid. Je suis une erreur de la nature disait-il ! Il venait dans ce bar où il se sentait à l'aise avec tous ces gens abîmés par la vie, prostituées, travelos, femmes jeunes et vieilles, lesbiennes, homosexuels, tous accros à l'alcool, au tabac, au malheur. Parfois arrivait un jeune couple qui buvait quelques bières mettait des pièces dans le juke box et dansait, alors, tous ceux qui aimaient la danse se mettaient à danser, à chanter, à rire, à s'interpeller bruyamment. Ce bar sentait la fumée, l'alcool, la sueur, le froid, l'angoisse. Les clients ivres s'effondraient sur les tables, sur les banquettes, parfois même, tombaient sur le sol et personne ne s'en préoccupait car personne ne les voyait. Il y avait l'homme au chapeau qu'un jeune lui avait arraché pour rire ce qui l'avait mis très mal à l'aise, car sous son chapeau il avait mis un mouchoir pour ne pas se décoiffer lorsqu'il enlevait et remettait son chapeau ce mouchoir sur la tête lui avait valu moqueries et quolibets, timidement il avait demandé qu'on lui rende son chapeau que les gens s'envoyaient les uns aux autres, essayaient, jetaient en l'air. Le pauvre homme était si gêné que j'avais fini par attraper son chapeau pour le lui rendre. Soulagé, il m'avait remercié avec un grand sourire, et remis son chapeau avec soin. Et aussi l'homme au caniche noir, qui ne parlait qu'à son chien, qu'il câlinait comme un enfant. Il le serrait tendrement contre lui, l'embrassait, le caressait, lui parlait à l'oreille. Blaky, c'était le nom du chien, portait un collier en cuir rouge avec une médaille gravée à son nom mais sans adresse. C'était un habitué du lieu, comme son maître, et dès qu'ils entraient, il filait s'installer à une table, toujours la même, et lorsqu'elle était occupée, l'animal aboyait et attendait que la table se

libère, mais ça ne se passait pas toujours bien, et quelquefois des coups de poings étaient échangés.

Ce bar s'appelait « chez Lily » et aujourd'hui encore, lorsque je regarde mes clichés, j'ai une pensée attendrie et émue pour ces hommes et ces femmes, dont beaucoup ont sans doute disparus.

Jocelyne.

C'était un baiser volé de fin de soirée, je l'avais laissé faire.

J'étais arrivée dans cette ville par erreur, parce que dans un livre j'avais trouvé un billet de train, que le train n'était pas encore parti et que j'avais décidé de laisser le hasard me prendre en main. J'étais entrée dans ce bar parce que j'avais froid et que je ne savais pas trop où aller. Finalement tout le monde était un peu étranger ici, impossible de savoir qui était qui, de l'homme ou de la femme, de l'ivrogne au buveur de passage. C'est la nuit c'est là que tout se passe, les ombres se fauillent et laissent des traces humides sur les murs, on regarde les vivantes silhouettes des fantômes, on séduit pour oublier, on existe pour oublier que demain le soleil se lèvera à nouveau comme une couche d'anonymat recouvrant la peau.

J'étais assise dans le fond de la salle, je me sentais aussi vieille que le papier peint que plus personne ne remarquait depuis longtemps. À côté de moi un homme me répétait que le chien était le seul véritable ami de l'homme, un couple androgyne s'embrassait, une femme souriait tristement en attente d'une caresse sur un bas filé. Personne ne semblait avoir d'âge, comme si plus rien n'existait une fois que l'on avait passé les portes du café.

A force de se fréquenter les gens se ressemblaient et s'endormaient sur la table une cigarette à la bouche, comme si

la fumée allait emporter leurs malheurs et pouvait nettoyer l'atmosphère crasseuse de la vie. Un seul sourire pouvait faire croire que l'on était quelqu'un et c'est important d'être quelqu'un même si c'est juste le temps d'une nuit. Ici il n'y avait ni monsieur, ni madame, juste "mon loup" ou "ma belle". Un homme tatoué dans les bras d'une vieille femme jetait un œil en coin sur mes genoux fatigués. Quand il a commencé à me caresser je n'ai même pas été choquée. Après tout c'était peut-être ça que j'étais venue chercher moi aussi. J'ai froid comme tout le monde. Alors j'ai fait comme tout le monde, j'ai bu, j'ai dansé, ri, oublié et je me suis laissée embrasser sous les néons, assise, sur une nappe en papier, au milieu des mégots oubliés. L'homme était gentil, il était doux et embrassait bien. Quelque fois ça fait juste du bien de sentir une autre peau sur sa peau, de sentir des bras qui brassent, quelque fois j'aurais presque envie d'avoir mal histoire de croire que j'existe vraiment. Je restai là longtemps à l'embrasser, à boire et à fumer, à oublier. C'était la première fois que j'arrivais à oublier. La fumée me piquait les yeux, l'alcool avait complètement desséché ma bouche, je sentais mon cœur essayer de sortir de ma poitrine ou alors c'était les mains de l'homme qui essayait d'arracher mes seins. Si je fermais les yeux ma tête tournait alors je regardais autour de moi, tout autour de moi, cette femme qui se déshabillait en dansant collant son corps à ceux des hommes qui l'entouraient, je regardais ce vieil homme avec son chapeau ridicule sur la tête qui souriait assis au bar, je regardais cette femme, cette femme, essayant de deviner si c'était un homme ou une femme. cette fois encore je me suis dit que je devrais arrêter de boire, la tête commençait à me tourner .

Marie C

Aujourd'hui l'exposition se termine et on enlève toutes les photos. C'est mon tour d'être décrochée de ce mur en briques

roses sur lequel je suis restée sagement, sans bouger, pendant 3 semaines. J'étais bien, le lieu me plaisait bien,

c'est un beau cadre, ce qui n'est pas le cas partout.

Durant cette période, j'ai vu toutes sortes de gens, des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, et même des enfants, (bien que je trouve qu'ils n'aient pas leur place dans ce type d'exposition où le photographe montre de la violence et des personnes complètement destroys), c'est sans doute pour cela qu'ils se plantaient devant moi, discutaient entre eux et me comparaient à la Pierre, héros de bande dessinée qui écrase tout sur son passage. La plupart passait devant moi sans le moindre regard ou alors c'étaient des interrogations du style, mais qu'est-ce que c'est ? une chouette ? un hibou ? une statue de cimetière ? un extra terrestre ? un fantôme ? Il paraît que je n'avais rien à faire et rien à voir avec les autres photos. Bref, je posais questions et dénotais de celles qui ne me ressemblaient pas ; sauf une ou deux, avec lesquelles je conversais et échangeais des points de vue. Je papotais souvent avec ma collègue de gauche, un beau paysage légèrement enneigé, avec maisons, toits, cheminées et sapins, et celui d'en face, un cimetière enneigé lui aussi, où des traces de pas dans la neige épaisse faisaient des dessins dans les allées. A ma droite il y avait une très belle femme brune, une danseuse. Elle me parlait peu car elle avait beaucoup de succès et comme on l'admirait beaucoup, elle se taisait. Après le paysage 2 garçons pris de dos, nus, assis sur un lit, dans une chambre pas terrible, je ne sais pas s'ils se parlaient, s'ils se taisaient, s'ils étaient fâchés, ou muets, car ils ne m'ont jamais adressé la parole. Face à moi, un étrange chat noir aux yeux clairs qui ne parle à personne, puis une femme qui plaque ses mains sur son visage, peut-être déteste-elle les chats ? Elle aussi ne parle pas.

Lorsque la galerie était fermée au public, je pouvais regarder partout admirer ou détester, et je n'étais pas la seule à y aller

de mon commentaire, c'était un brouhaha sans nom, il y en avait qui se disputait et les plus anciennes, celles qui avaient de la bouteille, remettaient de l'ordre, nous demandaient de nous taire et de dormir, ce que nous faisons mais en rouspétant.

Demain je pars pour une autre expo. Je ne sais pas à côté de qui je serai placée, ni si je vais m'entendre avec mes nouvelles voisines, si le lieu sera agréable ou pas, car à y être aussi longtemps, autant que l'endroit soit sympathique et qui sait, peut-être que la foule m'appréciera pour mes couleurs noires et blanches et la précision du cadrage, après tout il y a aussi des amateurs pour ce style classique et beau à la fois.

Jocelyne.

## Expo Mérian



Toulouse, 2009

Immeuble de quatorze étages, parallélépipèdes gris, lépreux; Je viens de passer la ligne de démarcation, je suis dans un quartier comme ils disent. Pas un de ces quartier du centre éclaboussant leur luxe, non, un quartier hors de la ville. Ici tout est démolition, chantiers, béton ; Le mobilier urbain est comme restreint, juste ce qu'il faut. J'ai traversé au passage piéton bien sagement, sur ma gauche, quelques arbres au vert tendre éclaboussent la grisaille et dessous de petites maisons, des villas, comme ils disent, des cubes collés les uns aux autres, un panneau indique *Les Mûriers* , ça fait plus gai , ça vous a un petit air de Provence et de soleil . Moi, je ne vois qu'uniformisation. , catastrophe humaine, des vies mises dans des cases, au ban d'une société qui oublie les passerelles, celles du cœur et de l'humain ; Les passerelles, ici, ne servent qu'a passer d'un immeuble à l'autre. Rues étrangement désertes, voitures, chantiers de reconstruction jamais achevée ... Le Cancéropole glace encore le décor, planté sur la droite !

Explosion d'antennes satellites comme autant d'appels, paraboles de mort que l'église désertique, ne parvient pas à faire oublier. Je vais pousser la porte de l'immeuble, prendre l'ascenseur, au douzième étage, il y a un appartement où vivent des gens, qui vous servent avec le cœur un thé à la menthe venu d'ailleurs...

Marie aillères

Antennes satellites

Paraboles magiques

Uniformisation des lignes

Grisaille du béton

Explosion, démolition, reconstruction, chantier en forme de parallélépipède,

villas, immeubles de 14 étages,

Rues parallèles, cases, église, et cancéropole s'inscrivent dans le même cube, entouré d'arbres, de parkings pour les voitures, de trottoirs, de passerelles, de passages piétons, 1 signalisation indique le lieu désertique de la catastrophe et la nouvelle passerelle passe devant le magasin du mobilier urbain aujourd'hui désert.

Jocelyne

Mr. Marcel attendait l'agent immobilier qui lui avait donné rendez-vous près de la pharmacie Portola, située au Mirail, à côté du lac. Mr Marcel regardait avec un plaisir non dissimulé, le lac, les canards qui y barbotaient, les arbres somptueux qui entouraient l'eau, tout cet espace verdoyant et calme lui plaisait. Il respirait à pleins poumons se croyant à la campagne. Bien sûr, face à lui il y avait des immeubles de 14 étages, quelques carcasses de voitures incendiées, mais tout cela ne le troublait pas plus que ça. Lorsque l'agent immobilier arriva, il lui dit son admiration pour ce coin de quartier mais l'agent immobilier lui fit comprendre que l'appartement qu'il

devait visiter n'était pas à cet endroit, mais qu'il pourrait y faire son footing tous les matins car il y avait des parcours prévus à cet effet. Mr. Marcel grimpa dans la voiture de l'agent après que ce dernier lui ait demandé de mettre sa voiture sur le parking, devant la pharmacie. Visiblement, l'agent connaissait le pharmacien qui lui fit un signe d'acquiescement avec la tête, et tous deux partirent visiter l'appartement. Ils traversèrent des barres d'immeubles auxquelles étaient accrochées des centaines et des centaines de paraboles. Des Africaines en boubou déambulaient avec des grappes d'enfants pendus à leurs jupes, les plus petits étaient transportés sur le dos de leur mère. Il y avait un groupe d'hommes et de femmes, tous vêtus de djellabas, qui palabraient devant une épicerie, plus loin, devant une barre d'immeubles, des Asiatiques jouaient au ballon. C'est coloré ici, dit Mr. Marcel enthousiaste ! oui répondit l'agent immobilier, vous pouvez voyager en passant d'une barre d'immeubles à l'autre. Il y a de nombreuses communautés et tout se passe bien. Tout le monde s'entend à merveille. Jamais de violence, jamais d'agression, quelques vols mais pas plus qu'ailleurs, jamais d'histoires. Ah ! dit Mr. Marcel, c'est un peu la tour de Babel ici ! l'agent n'ayant jamais entendu parler de cette tour ne répondit pas. Ils s'arrêtèrent devant une entrée d'immeuble dont les carreaux de la porte d'entrée n'existaient plus. Ils entrèrent. Les boîtes aux lettres pendaient lamentablement, éventrées pour la plupart, des graffitis couvraient les murs. L'agent expliqua que l'explosion AZF avait fait des dégâts et que les graffitis avaient été faits pour cacher les lézardes. Les travaux avaient pris du retard mais tout allait être refait d'ici peu. Une odeur d'huile frite et de mouton envahissait tout, Mr. Marcel, saisi à la gorge, se mit à tousser, il y a eu un mariage magrébin, dit l'agent, il y avait beaucoup de monde et les femmes ont beaucoup cuisiné. Ils prirent l'ascenseur qui n'avait pas de lumière. Il y a des plaisantins qui s'amuse à dévisser les ampoules pour taquiner les occupants de l'immeuble dit en riant l'agent et avant que la porte de l'ascenseur se referme, il avait sorti sa lampe de poche. Ils arrivèrent au 8 ° étage. Mr.

Marcel compta les portes 15 ! il y a 15 appartements demanda-t-il surpris ? Oui mais vous verrez, c'est très calme. Tout de même 15 appartements sur le même palier ! Vous serez vite adopté, un célibataire sympathique et plutôt pas mal, avec toutes les femmes qui vivent ici, vous n'aurez que l'embarras du choix !

Et comme ils entraient dans l'appartement, une énorme femme passa dans le couloir. Mr. Marcel se mit à rire. J'espère qu'elles ne sont pas toutes comme ça !

Ils visitèrent l'appartement qui était clair, ensoleillé, spacieux, avec un balcon assez large pour y manger. L'appartement faisait face à une barre d'immeubles au bas desquels, une pelouse pelée, quelques arbres ébranchés, des arbustes déplumés et quelques bancs mal en point, faisaient office de jardin. Mr. Marcel passa plusieurs fois dans chaque pièce et dit à l'agent : » je le prends, je m'installe, le quartier est trop beau et les gens sympathiques. Je sens que je vais me plaire ici ! » L'agent immobilier ouvrit rapidement sa serviette, sortit le contrat que Mr. Marcel signa aussitôt, un immense sourire aux lèvres.

jocelyne

## Décembre décrochage

Logorallye :

Encore cette sonnerie du téléphone ! je ne réponds pas. C'est toujours pareil, on appelle pour proposer des fenêtres, des portes, pour vendre des produits surgelés, pour des sondages, je laisse le répondeur enregistrer. Je suis bien dans mon lit, au chaud sur mon matelas à eau, hyper confortable à regarder tomber de gros flocons. Même la vieille poupée en porcelaine assise dans le grand fauteuil semble me donner raison. Elle me regarde de ses grands yeux sombres bordés de cils immenses et semble dire « oui maman tu as raison, reste au lit, il fait si froid dehors ». Je me lève, regarde par la fenêtre, le jour n'est pas encore levé, des étoiles brillent toujours dans le firmament. Le ciel est sombre et la neige tombe de plus en plus drue, on dirait des plumes qui volent, c'est très beau ! Je me sers un verre d'eau plate que j'avale d'un trait, range un peu la chambre, ramasse les chaussettes près du lit et descends préparer le petit déjeuner. L'odeur du café frais ainsi que celle des toasts grillés me met en appétit et me rend joyeuse dès le lever.

Jocelyne. G

Coincée dans la galerie du château d'eau (conte fantastique)

Quelques amis avaient décidé d'aller voir la nouvelle expo photos de la galerie du château d'eau. Il faisait un temps magnifique et l'idée de m'enfermer dans ce lieu ne m'enchantait guère mais devant l'insistance d'une amie de passage j'acceptais. C'était une expo photos en couleurs dont le thème était « L'URBANISME ET LES CENTRALES NUCLEAIRES ». Nous déambulions tranquillement dans la galerie, commentant ceci et cela, donnant nos points de vue,

partageant nos émotions, posant questions et interrogations lorsqu'une sirène retentit. C'était l'alarme à incendie qu'un de notre groupe avait déclenchée en allumant une cigarette. Très vite il sortit de la galerie, suivi par notre groupe et les visiteurs inquiets. Comme je savais qu'il s'agissait d'une alarme à incendie, j'étais restée. Je me promenais, seule, dans la galerie avec un plaisir nouveau car j'avais toujours rêvé visiter les musées sans public pour pouvoir admirer les objets ou tableaux, en prenant le temps de les décortiquer, de les admirer bref de les savourer dans le calme. L'alarme s'arrêta mais les portes restèrent closes et lorsque je voulus sortir, il me fut impossible de les ouvrir. J'attendis patiemment qu'un responsable vienne voir s'il y avait encore du monde dans la galerie, mais personne ne vint. Je me disais que mon amie allemande allait s'apercevoir de mon absence et viendrait à mon secours. Mon portable était resté dans son sac à dos et je n'avais aucun moyen de communiquer avec l'extérieur. J'allais et venais dans les couloirs, montant et descendant l'escalier pour m'occuper car je commençais à trouver le temps long. Il faisait de plus en plus sombre. J'avais beau taper, appeler, crier, personne ne venait. A l'aide de la chaise du gardien, je grimpais jusqu'à une fenêtre, mais elle avait des grilles de sécurité si rapprochées, qu'il était impossible à quiconque de sortir. Je grimpais à nouveau sur une canalisation mais le mur de briques bouchait le conduit. Au-dessus d'une porte intérieure il y avait un panneau qui indiquait « Privé » j'entrais dans la pièce pour téléphoner mais point de téléphone. Je fis le tour de nombreuses fois cherchant désespérément une sortie de secours en tâtant les murs mais j'étais bel et bien prisonnière de ce lieu. Heureusement que demain n'est pas jour de fermeture me dis-je et au pire si personne ne vient me délivrer ce soir je sortirai demain matin. Je m'assis sur la chaise du gardien près de la porte d'entrée et pris mon mal en patience. Des sons bizarres venaient du sous sol. Je les pris tout d'abord pour des bruits de canalisations mais à bien écouter on aurait dit des chuchotements. Je n'osais pas bouger. Il faisait sombre.

J'entendais des rires d'enfants, des bruits d'eau, de ballon, lorsque je vis, face à moi, un pêcheur allumer une cigarette. Ah ! Enfin quelqu'un, l'alarme va retentir et on viendra voir ce qui se passe. Le pêcheur me sourit tout en continuant à fumer, mais rien ne se produisit. C'est alors que je reconnus le pêcheur de la photo. La photo était devenue fluorescente et le pêcheur avait disparu. Lorsqu'il eu terminé sa cigarette, il me fit un signe de la main et reprit sa place dans la photo. Les photos s'allumaient comme par enchantement et les gens en sortaient pour déambuler, les enfants montaient et descendaient l'escalier en se poursuivant, certains passaient tout près de moi sans me voir. Je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles ! Toutes les personnes photographiées sortaient des cadres et comme les encadrements s'illuminaient, une lumière verte inondait la galerie. Je me répétais sans cesse, tu rêves, tu vas te réveiller, ferme les yeux, bouche tes oreilles, mais j'entendais toujours les bruits et malgré les paupières fermées, je percevais des lueurs. A nouveau j'ouvris les yeux. La lumière verte avait tout envahi. C'était étrange. J'avais l'impression d'être passée dans une autre dimension. J'étais spectatrice d'un monde dont je n'imaginai pas l'existence. Je les voyais mais je semblais transparente à leurs yeux. Tout à coup j'entendis mon prénom Ana Ana ! Je reconnus la voix d'Ingrid. Je me mis à crier et à frapper de toutes mes forces sur la porte en bois. J'appelle les pompiers me cria-t-elle on va te sortir de là. Lorsque les pompiers ouvrirent la porte, tout était redevenu normal, calme et silencieux. Tout le monde avait réintégré sa photo en silence et ne bougeait plus. Je n'ai jamais raconté cette histoire à qui que ce soit. Je ne veux pas passer pour une folle, ou une droguée ou une alcoolique, pourtant, ce que je vous ai raconté est vrai. C'est la vérité pure. Si vous ne me croyez pas laissez vous enfermer une nuit d'exposition dans la galerie du château d'eau et nous en reparlerons ensuite.

Jocelyne. G

## Expo Vincent Debanne



Deux heures qu'il est là-haut, qu'il hurle des phrases que personne n'entend! Un illuminé sans doute ou un nouveau Christ , avec sa robe blanche , ses cheveux retombant sur les épaules , il est là en équilibre sur le rebord d' une fenêtre , au douzième étage ! Il impressionne , il interpelle mais qu'est-ce qu'il dit ? Amour, fraternité... Des gens se sont arrêtés pour l'observer, mi inquiets, mi admiratifs. Au moins ils se sont arrêtés, pas comme les autres là-bas, métro, boulot et pas assez de dodo.... Ils se ressemblent tous : Costard, cravate, attaché-case, air absent, cernes sous les yeux ...Moi aussi je regarde la scène, comme une conne, ma baguette à la main. C'est sinistre ce coin, je ne vais pas passer ma journée là tout de même! Travailler plus ....Gagner plus ça reste à voir ; Ils ne voient plus rien ni personne les costards- cravate, pas même leurs gosses, à la crèche les mômes à peine nés et dès sept heures, les yeux bouffis de sommeil, hébétés, juste le temps d'un bisou et hop, la journée commence. Je suis gonflée à bloc, il va voir de quel bois je me chauffe l'autre. Plus d'une heure que je fais le pied de grue dans cette rue! Le fou hurle toujours sur son rebord de fenêtre, il va finir par tomber ! Les gens restent là à regarder bêtement, je suis sûre que personne n'a appelé les pompiers ou la police, enfin quelqu'un

quoil! Moi je peux pas j'ai pas de crédit ! Bon, qu'est-ce que je fais? J'y vais ou j'y vais pas ? J'ai froid, j'ai faim, j'ai sommeil et ce feu c'est quand qu'il passe au vert ? Combien de temps qu'ils n'ont pas vu la mer, les costards- cravatent? Qu'ils n'ont pas pris le petit déjeuner sous la couette ? Ont-ils jamais pris le temps de ne rien faire ? Là, j'en ai mare, je vais me barrer, ça me prend la tête cette histoire ! Mais ou vont-ils comme ça avec leur attaché-case, leurs jolis habits? Les yeux fixes, le dos courbé, qu'est-ce qu'ils font? Ils vont gagner de l'argent ; Pour vivre ; Oui mais ils vivent quand ? l'autre, il va se faire larguer comme un nase, il aura bonne mine, tout seul, sans savoir ou aller. Il peut les bouffer ses bonbons ! Il devait m'apporter des bonbons. Le portable vibre dans ma poche, c'est lui : « J'arrive, je me suis retardé, je regardais un fou en équilibre sur un rebord de fenêtre, au douzième étage, tu te rends compte que.... » J'ai coupé la communication, je suis seule dans cette rue paumée, finie mon histoire d'amour ! De toute façon sa mère ressemait à un hareng saur je ne la supportais pas. Je vais pas me foutre à l'eau pour si peu, surtout qu'en cette saison elle ne doit pas être chaude ! Et les autres là qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ? Les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes ? Ils déambulent, voilà ce qu'ils font, tous les jours de la même façon, à la même heure ... Le fou gesticule toujours, il crie de plus en plus fort, qu'est-ce qu'il dit? Il parle d'amour, de partage, de dieu, de paradis ....Ah oui c'est vraiment un fou ! Ya pas si longtemps, j'y croyais un peu moi aussi à tout ça.

Marie Ailleres : Scène de rue, somme toute, très banale.

## Mars décrochage

### Instructions pour passer inaperçu dans une expo

Il vous faudra tout d'abord, c'est primordial, bien choisir votre jour : ne pas vous présenter à une exposition s'il pleut, parapluie et pardessus dégoulinants étant par essence facteurs à vous faire remarquer. Il vous faudra également, c'est une évidence, bien songer à votre tenue, les couleurs éclatantes ou trop voyantes, comme le rouge, le jaune, les rayures ou les teintes criardes étant absolument prohibées. On préférera des tons plus neutres, un beau gris, un beige, un marron, un noir, ou à la rigueur un bleu un peu terne, passe-partout. Le choix est vaste. Pour les femmes, les chaussures plates seront de rigueur, de manière à éviter les bruits des pas, et à n'attirer ni l'attention, ni les regards.

Choisir votre moment au cours de la journée demandera aussi que vous y réfléchissiez, trop tôt à l'ouverture pouvant avoir pour conséquence que les rares visiteurs matinaux n'aient d'yeux que pour votre personne. La même remarque vaut pour l'heure précédant la fermeture, sauf dans le cas où un cocktail serait annoncé, qui aurait l'avantage de vous permettre de vous fondre plus facilement dans la masse des visiteurs alors davantage occupés. Il est donc essentiel de vous informer avec soin des heures d'ouverture, de fermeture, de la durée de l'exposition et bien sûr des soirs où une réception suivra, sur place. Le prix du ticket d'entrée, même, devra être connu de vous au préalable.

Le thème de l'exposition, et la connaissance que vous avez, ou croyez avoir, sur le sujet, ou sur l'artiste, a aussi une importance non négligeable. La tentation sera en effet moins grande d'émettre des opinions, légitimes ou non, s'il s'agit d'un domaine qui vous demeure étranger. Dans le cas contraire, et si l'on tient malgré tout à visiter une exposition sur un terrain qui vous soit familier, on devra au préalable se faire violence et s'engager à ne piper mot, quoi qu'il arrive.

Ces précautions prises, le jour dit, il sera impératif d'avoir prévu, en plus, de la monnaie, pour offrir la somme exacte demandée à l'entrée. Un billet de trop grande valeur, et à fortiori plusieurs, si l'exposition justifie un prix élevé, ferait de vous, incontestablement, un sujet à part, facilement repérable, donc le contraire de ce que vous souhaitez. De même, des pièces de trop moindre valeur, que vous auriez à chercher dans vos poches ou dans votre porte-monnaie, qu'il vous faudrait compter, que vous pourriez faire tomber, présenteraient de multiples inconvénients, que vous pouvez facilement imaginer... La vérification par le caissier pourrait encore être une autre source de tourments. Donc soyez à ce propos particulièrement méticuleux dans vos préparatifs.

Cette étape franchie, il vous est conseillé de demeurer le plus près possible d'un groupe déjà constitué et suffisamment absorbé, de préférence en vous tenant derrière, là où le risque de vous faire interpeller est quasi nul. Dans le cas, improbable toutefois, où quelqu'un vous demanderait votre avis, et qu'il vous faudrait répondre, faites le avec parcimonie, sans élever la voix, sans paroles excessives, en reprenant de préférence un avis déjà donné par une autre personne, pour ne pas vous exposer à devoir ensuite justifier votre position.

A aucun moment, vous ne devez oublier que tout commentaire personnel est expressément exclu. Laisser supposer que vous êtes muet, ou sourd, voire les deux, pourrait être profitable, mais pourrait aussi avoir des effets pervers sur la perception qu'on aurait de vous. Cette solution pourrait en réalité se retourner contre vous, et le risque nous paraît disproportionné.

Un autre danger possible est celui des amis, si vous en avez, qui voudraient vous accompagner à l'exposition. Dans ce cas, il vous faudrait vraiment les choisir avec soin, ne retenir que ceux capables de se monter aussi discrets que vous-mêmes, et aptes à s'imposer les mêmes contraintes que vous. A cette condition *sine qua non*, il vous serait loisible de les convier à votre petite fête.

Une dernière possibilité s'offre à vous : si la crainte qui vous taraude s'avère vraiment insurmontable, faites en sorte d'égarer vos prospectus ou publicité sur l'affaire, évitez d'en parler autour de vous, dormez du sommeil du juste ou partez marcher loin de là tout le temps de l'exposition. Si le lendemain, votre collègue de bureau, votre voisin de palier ou votre beau-frère vous en parle, répondez que vous n'étiez au courant de rien, que c'est bien dommage, que vous vous seriez fait un plaisir...

Pourtant, en suivant à la lettre les présentes instructions, il est fort probable qu'un jour vous réussirez à visiter une exposition, à la barbe de votre collègue de bureau binoclard, de votre voisin de palier boutonneux, et de votre horrible beau-frère, sans qu'aucun de ces trois individus ne soupçonne votre présence. Vaine consécration de vos légitimes efforts, dès lors que votre discrétion fera de ce succès un secret ignoré du grand public ...

Les auteurs peuvent toutefois y remédier, et souhaitent par conséquent être informés, en vue de réunir les meilleurs résultats. Un recueil, une série de conférences ou une publication sous une forme à définir, aussi large que possible, dont vous pourriez être l'un des acteurs, sont quelques-uns des projets que nous envisageons pour renforcer l'impact de nos judicieux conseils.

Jeanine Berger.

### Instructions pour manger et boire à l'œil dans les galeries.

Je suis, depuis quelques années déjà, un habitué des vernissages dans les galeries de la ville et j'ai mis au point un petit fascicule à l'usage des personnes qui comme moi, se rendent dans ce genre d'endroit pour boire et manger à l'œil. Que vous soyez de sexe féminin ou masculin, la première règle à respecter concerne la tenue vestimentaire. Elle doit être élégante, soignée, certes mais un brin de désinvolture

recherchée sera du meilleur effet. Bannissez donc le costume ou le tailleur, trop convenu et pour tout dire ringard. Un pantalon léger, en lin par exemple, un jean même, porté avec une veste en cachemire, des lunettes de marque et une écharpe feront l'affaire. Une robe -pour les dames bien sûr -, point trop sexy, mais assez quand même pour qu'on vous remarque, le but étant de se faire réinviter, des chaussures à petit talons, ce n'est pas un détail sans importance, souvent vous devrez faire plusieurs galeries avant d'être rassasié, il vous faudra donc être à l'aise pour marcher. Un maquillage léger, des cheveux flous et propres, vous ouvriront les portes les mieux gardées. Le problème de la porte est justement un des plus important à résoudre: Vous n'avez pas toujours une invitation, il vous suffira de fouiller fébrilement dans votre poche à l'entrée, et de dire :-C'est trop bête, cette pauvre Marie ou ce pauvre Steph, qui m'attend à l'intérieur....IL ou elle va être très déçu-Le gars à l'entrée ne tiquera même pas des Marie et des Steph vous en trouvez quinze par soirée. Lorsque vous êtes dans la place souriez, dites un mot à deux ou trois personnes, elles vous répondront toujours au cas ou vous seriez quelqu'un d'important. Prenez un air mystérieux, ne vous précipitez pas tout de suite sur le festin. Prenez le temps, que vous aimiez ou non d'admirer chaque œuvre .Usez et abusez des hochements de tête, de sourires entendus, si vous le pouvez dites un mot à l'artiste. Il adore ça, l'artiste. Flattez -le, les mots: authentique, qualité, profondeur , incroyable, sublime , puissant....J'en passe et de meilleurs – à ce propos pour dix euros supplémentaires vous pouvez aussi vous procurer le lexique des mots et phrases à utiliser impérativement dans ce type d'endroit, des mots creux qui disent tout et leur contraire et qui pourront resservir en d'autres circonstances – Après cette digression revenons à nos toasts . L'artiste convenablement flatté, ne manque jamais de vous demander si vous vous êtes restauré. Vous répondrez illico que grand dieu non, vous n'y aviez même pas songé! Il ne manquera pas, l'artiste, de vous inviter à le suivre car on apprécie mieux une coupe à la main. Là ne vous ruez pas sur

les canapés et autres petits fours, ayez l'air de picorer, déplacez-vous souvent, ayez un mot pour chacun, riez aux plaisanteries, aux mots d'esprit, même si vous n'avez pas compris, et nourrissez vous. Pour les plus expérimentés, vous pouvez aussi vous mêler à un petit groupe et laisser entendre que vous connaissez l'artiste ,on vous resservira immédiatement ,croyez -en ma longue expérience! Un conseil toutefois ne vous arsouillez pas ! C'est du plus mauvais goût, mais pour les dames par exemple, vous pouvez toujours minauder en affirmant que l'alcool vous monte un peu à la tête, on vous trouvera exquise, surtout si en plus vous êtes jolie, pour les moches mieux vaut rester prudente à ce petit jeu, on vous trouverait pesante. Il se peut que la qualité des mets ne soit pas extraordinaire, la plupart du temps, il faut bien l'avouer ce n'est terrible, mais bon, comme disait ma grand-mère :-A cheval donné on ne regarde pas la denture-  
Marie Aillères